

PIERRE VALDELIÈVRE

Croquis
d'Algérie

COLLECTION « LA CARAVELLE »

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, RUE BEZOUT, PARIS.

1936

Croquis d'Algérie

DU MEME AUTEUR

POESIE

- LES HEURES ÉMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edition illustrée A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edition illustrée A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition illustrée La Caravelle, Paris
LA TERRE (1935). Edition illustrée La Caravelle, Paris.

PROSE

- LES BAGNES D'ALLEMAGNE : *Souvenirs de captivité* (1920). Edition L. Danel, Lille.
UNE « RÉCAPPÉE » : M^{me} d'HOEST-DENTANT, HÉROINE LILLOISE (1930).
Edition du Mercure de Flandre, Lille.
LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE (1933). Edition La Caravelle, Paris.
UN GARS DE FLANDRE (1934). Edition illustrée La Caravelle, Paris.

THEATRE

- LA VOCATION DE TÉNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition du Mercure de Flandre, Lille.
LE DICT DE JACQUEMARS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932). Edition La Caravelle, Paris.
LE NID DÉSSERTÉ, 3 actes en prose (1933). Edition G. Frère, Tourcoing.
EN JOUE... FEU! ou LA MORT DU ROI MURAT, 3 actes en vers (1934).
Edition La Caravelle, Paris.
LE MIRACLE DE LA TREILLE, 2 actes en vers (1934). Edition La Caravelle, Paris.
LE JEU DE SAINT NICOLAS, 1 acte en vers (1935). Edition La Caravelle, Paris.

PIERRE VALDELIÈVRE

Croquis
d'Algérie

COLLECTION "LA CARAVELLE"

LE LIVRE & L'IMAGE

6, Rue Bezout -- PARIS

1936

Il a été tiré de cet ouvrage
deux cent exemplaires sur Vélín
pur fil lafuma numérotés de
1 à 200, constituant l'édition
originale.

Exemplaire N° 138

Justification du tirage :



Aux compagnons de voyage avec qui, sous l'égide de l'Association Guillaume Budé, j'ai visité les ruines de la civilisation romaine dans l'Afrique méditerranéenne, je dédie ces quelques poèmes.

Quinze jours durant, sous la conduite de l'érudit M. Leschi, directeur du Service des Antiquités de l'Afrique du Nord, nous avons erré au milieu des vestiges des colonies romaines, vivant tour à tour parmi les vétérans des Légions conquérantes, ou parmi les premiers chrétiens; et de Cherchell à Tingad, et d'Hippone à Lambèse, nous avons été nous passionnant aux moindres détails de l'ar-

chéologie, penchés sur les fouilles ou déchiffrant des inscriptions.

Ces pages n'ont d'autre prétention que d'être des croquis de voyage.

D'autres ont passé parmi ces ruines, crayonnant de ci, de là, sur leur carnet, des plans, des silhouettes ou des paysages; pour ma part j'ai glané un peu partout quelques vers sonores ou des idées poétiques, et la joie d'écrire ensuite ces petits poèmes volontairement concis comme des dessins pris à la hâte, a prolongé pour moi le plaisir du voyage : tel un cristal que l'on a frappé prolonge longtemps sa vibration sonore.

Des amis ont regardé partir avec un sourire malicieux le poète de Flandre vers la terre d'Algérie, gageant que l'ardent soleil d'Afrique et l'éblouissante lumière du Sud, si différents de l'atmosphère de son climat natal, au milieu des monuments anciens sèchement classés par ordres et par dates, bouleverseraient en lui le cours des sensations poétiques, et dérouteraient l'inspiration habituelle.

Peut-être jugera-t-on qu'il n'en a rien été : le poète est revenu féru d'archéologie et enivré de lumière.

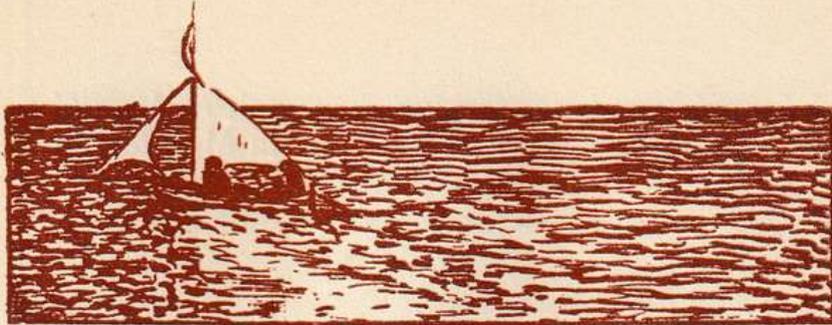
L'expérience a été faite de peintres méridionaux quittant un jour les pays du soleil pour venir pein-

dre des paysages de grisailles septentrionales, et dont l'œil peu habitué à cette luminosité atténuée, rendait néanmoins l'atmosphère avec une vérité incontestable, mais en gardant toutefois leur manière première. Ainsi en est-il du poète : son œil accoutumé à la douceur de nos ciels admirablement gris a enregistré des impressions aveuglantes de clarté, et il a tenté de les rendre ensuite à sa manière, à travers le prisme de sa sensibilité propre.

Juin 1936.

P. V.





A BORD DE L' « EL DJEZAIR »

COMME un dauphin soufflant de l'eau par ses
[naseaux,
Le vapeur sans arrêt poursuit sa marche
[franche
Et fait jaillir au loin deux jets d'écume blanche
Qui troublent en tombant, la surface des eaux.

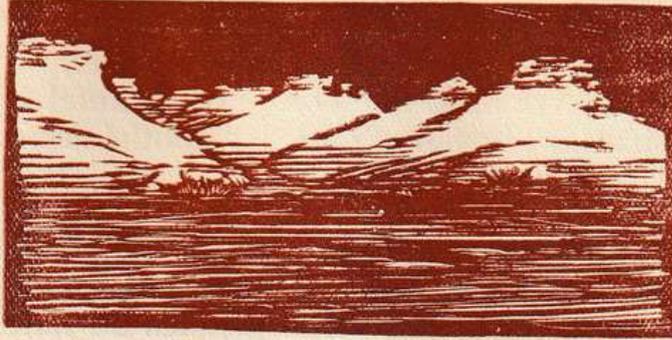
Dans ce jeu ruisselant où la carène glisse,
Elle abandonne au large un long sillage droit,
Et l'eau qui doucement caresse sa paroi
S'échappe en bouillonnant aux remous de l'hélice.

Le soir tombe et le jour s'assoupit en beauté :
C'est l'heure où dans l'air pur la Méditerranée
Et le soleil couchant scellent leur hyménée
Dans un rayonnement fervent de majesté.

Majorque passe au loin, lumières scintillantes,
Et se perd dans la nuit, tandis que mollement
On se sent assoupir dans le balancement
Du navire qui tangue au gré des vagues lentes.

En Méditerranée. 5 avril 1936.





EN RADE D'ALGER

QUELLE est cette blancheur qui là-bas se dessine
Entre le bleu du ciel et celui de la mer,
Offrant au jour levant, sous son baiser
[d'or clair,
Un resplendissement qui miroite et fascine?

Sur la côte d'Afrique où nous allons toucher,
Est-ce un essaim posé de blanches tourterelles,
Qui pour tendre au soleil la face de leurs ailes
Ont voulu sur la rive en masse se nicher?

Quelle pluie est tombée en pétales de roses,
Pétales blancs, immaculés, jetés du ciel,
Ornant la terre ainsi que l'on pare un autel
Pour chanter l'hosanna dans les apothéoses?

C'est l'indolente Alger qui s'éveille au soleil,
Et toute sa gaîté de blanche silhouette
Sourit de se mirer des pieds jusques au faite :
C'est Alger qui renaît au sortir du sommeil.

En Méditerranée. 6 avril 1936.





LES FEMMES VOILEES

LES femmes vont traînant du mystère après
[elles,
Quelque chose d'étrange accompagne leurs pas :
On pense malgré soi, puisqu'on ne les voit pas,
Qu'elles sont sans défauts, et que toutes sont belles.

Leurs yeux de velours noir cillent étrangement
Entre les voiles blancs qui leur couvrent la tête
Et semblent s'exprimer pour leur bouche muette
Que condamne et dérobe un pan de vêtement.

Soumises sans révolte à la loi coranique
Dont elles ont compris et la lettre et l'esprit,
Depuis plus de mille ans, Mohammed l'a prescrit,
Elles vont, acceptant cet ordre tyrannique.

Et parmi les sentiers des douars isolés
Comme sur les marchés des cités populeuses,
Elles portent toujours, sévères ou rieuses,
Le mystère troublant des visages voilés.

Alger, 6 avril 1936.





LA NECROPOLE

Où, ces tombes de pierre où les premiers
[Chrétiens
Se faisaient inhumer auprès des basiliques,
Pour se serrer ensemble à l'entour des reliques
Et voulant, même morts, en être les gardiens!

Ici sainte Salsa, la petite martyre, (1)
A dormi dans la paix, sort le plus beau qui soit,
Cette perle du Christ qui mourut sans effroi,
Et que Saturninus pêcha sous son navire.

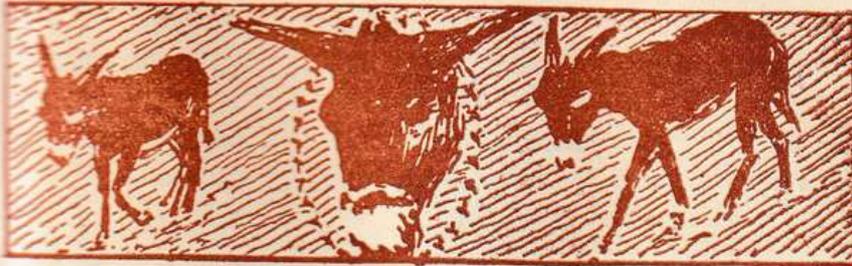
Et le peuple assemblé, pour vénérer son corps
Entoura son tombeau des murs d'un sanctuaire,
Puis on grava son nom au cippe funéraire
Près duquel son venus se grouper d'autres morts.

O paisible beauté de cette foi naïve
Où les chrétiens mouraient avec simplicité,
Et s'en allaient joyeux vers leur éternité,
Comme une nef sans bruit s'éloigne de la rive!

Tipasa, 6 avril 1936.

(1) Sainte Salsa fut martyrisée à Tipasa sous la persécution de Dioclétien, vers l'an 320, à l'âge de quatorze ans. Son cadavre jeté à la mer fut miraculeusement repêché par un marin nommé Saturninus, ce qui la fit surnommer si poétiquement « la petite perle du Christ ». Elle fut inhumée dans la chapelle du port où les Tipasiens la vénèrent comme la patronne de la cité.





LES BOURRIQUOTS

RÉSIGNÉS et pensifs, sous le bât qui leur pèse,
Ils vont, les bourriquots, de leur pas régulier,
Insoucieux du bruit, se laissant rudoyer,
Sans songer que la vie est bien souvent mauvaise.

Et comme sous leur charge ils soufflent bruyam-
[ment,
Croyant les soulager, leur maître le Kabyle
A fendu leurs naseaux d'une coupure habile
Pour que l'air aux poumons entre plus librement (1).

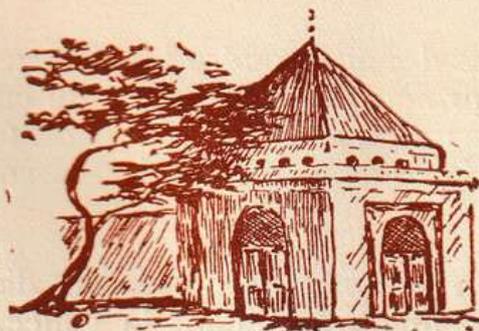
On rencontre partout leurs files patientes,
Aux champs ou dans la rue, en l'ombre ou le grand
[jour,
Et même quelquefois on les trouve au détour
Parmi les escaliers des ruelles grimpantes.

Et sur la route on voit passer des inconnus
Drapés dans leur burnous sur l'âne qui trotte,
Dont le balancement à chaque pas dandine
Les babouches de cuir pendant à leurs pieds nus.

Alger, 7 avril 1936.

(1) Les Kabyles chargent lourdement leurs ânes, et ceux-ci étant généralement essoufflés par l'effort qu'ils fournissent, leurs maîtres ont l'habitude de leur fendre les naseaux par une entaille qui les allonge sensiblement de bas en haut. Ils croient ainsi supprimer l'essoufflement en ménageant un plus facile accès de l'air aux poumons.





LE TOMBEAU DE LA CHRETIENNE

QUEL despote voulut voir sa tombe érigée
Sur ce sommet désert? Massinissa? Juba?
Quel conquérant fameux, quel souverain
[dort là
Dans le réduit étroit de l'obscur hypogée?

Sur un lit de parade aux panneaux lambrissés
Je songe qu'il poursuit son sommeil millénaire
Dans l'appareil royal du faste mortuaire,
Ecrasé sous le poids des siècles entassés.

La poussière des ans poudre les silhouettes,
Et sous la profondeur des voûtes du caveau
Luisent obscurément, dans la nuit du tombeau,
Et l'ivoire du sceptre, et l'or des cassolettes.

Mais *Kbor-er-Roumía*, tel un témoin discret,
Se dresse là muet, dominant la vallée,
Et seul, mystérieux, l'étrange mausolée
Depuis dix-neuf cents ans a gardé son secret. (1)

Rocher-Plat, 7 avril 1936.

(1) Ce mausolée appelé *Kbor-er-Roumía*, se dresse isolé au sommet du Rocher-Plat, et domine toute la contrée environnante. Il date du 1^{er} siècle, et passe pour être la sépulture de quelque personnage important. Les couloirs intérieurs longtemps inconnus ont été explorés au siècle dernier, et donnent accès à une chambre centrale où n'a été trouvé aucun vestige. On pense que l'hypogée n'a pas révélé son secret et qu'une autre chambre funéraire doit recéler des richesses encore inviolées, sous l'amas colossal des pierres.





LES PORTEUSES D'EAU

Du village kabyle au flanc de la montagne,
Les femmes chaque jour descendent puiser l'eau
Sur le bord de l'oued qu'un bief rocheux enclot.
Nul homme ne les suit ni ne les accompagne (1).

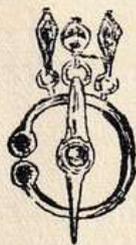
Alertes, les voici dévalant les sentiers
Une urne sur la tête et le poing sur la hanche,
Ou balançant le col d'une aiguière qui penche
Au gré de leur démarche, à l'ombre des dattiers.

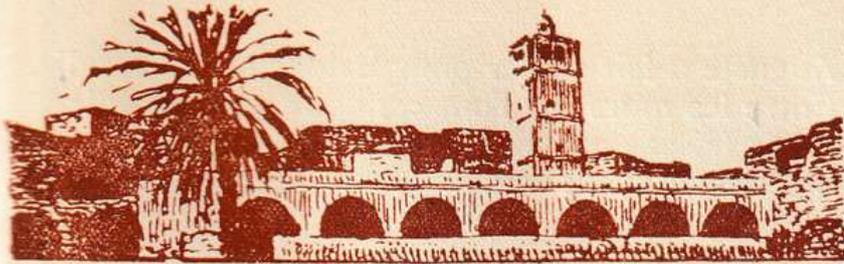
Nul ne suit. Mais là-bas au sortir du village
Les hommes ont posté des guetteurs attentifs
Qui, s'abritant les yeux, dardent leurs regards vifs
Pour surveiller au loin les femmes au passage.

Et quiconque en passant chercherait leur abord
Et voudrait pour motif sérieux ou frivole
Leur dire en dérobee une seule parole,
Tracerait sur l'instant son propre arrêt de mort.

Tizi-Ouzou, 8 avril 1936.

(1) Les villages kabyles étant généralement bâtis sur les hauteurs, manquent d'eau, et chaque matin le cortège des femmes descend dans la vallée pour puiser de l'eau dans l'oued voisin. Les femmes kabyles n'étant pas voilées, à l'encontre des femmes berbères, les hommes les surveillent de loin, et nul n'oserait se permettre de les accoster durant cette corvée d'eau.





LES AQUEDUCS

LES Romains ont bâti des aqueducs de pierre
Par où les eaux coulaient au sein de leurs cités
Pour que les vétérans, par les brûlants étés,
Pussent encor goûter la fraîcheur printanière.

Et les arches de brique enjambant les vallées
Ont amené l'oued patiemment capté
Jusqu'aux vasques de marbre, en sa limpidité,
Sur la place publique et parmi les allées.

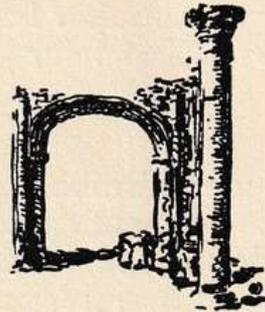
Auguste a fait couler pour Saldæ (1) la Toudja,
Entre les murs qui l'ont conduite dans la ville,
En la faisant passer, par un travail habile,
Sous terre, ayant voulu que son cours s'abrégât (2).

Et depuis deux mille ans la fontaine ruisselle
Et sourd joyeusement à l'ombre d'un palmier,
Et le cippe romain chante gloire au premier
Qui fit franchir les monts à la source rebelle.

Bougie, 9 avril 1936.

(1) Bougie.

(2) Les Romains alimentaient leurs villes par des sources qu'ils allaient capter parfois fort loin. La ville de Bougie (autrefois Saldæ) est encore alimentée aujourd'hui par les eaux de la Toudja qui y est amenée par un aqueduc construit par les Romains sous le règne d'Auguste, sur une longueur de 21 kilomètres, et qui passe sous le village d'El Habel dans un tunnel de 500 mètres. Une inscription romaine trouvée à Lambèse relate le percement de ce tunnel.





LES OULED-NAIL (1)

A ICHA la danseuse et Fatima sa sœur
Ont vêtu des atours de couleurs chatoyantes
Et contemplent la foule aux lumières brillantes,
De leurs yeux de gazelle au regard de douceur.

Elles portent au cou des colliers de merveilles;
Elles ont aux poignets des bracelets d'argent,
Aux chevilles aussi des anneaux s'étageant,
Et de lourds sequins d'or pendus à leurs oreilles.

Et dès que retentit le bruit du tambourin
Avec le chant plaintif de la flûte criarde,
Les voici commencer une danse gaillarde,
Se tordre et s'agiter sans répit et sans frein.

Leurs bijoux font du feu de toutes leurs facettes,
Et tenant leur écharpe en son vol gracieux,
Elles font par instant, d'un geste précieux
Tinter leurs bracelets ainsi que des clochettes.

Bou-Saada, 10 avril 1936.

(1) Les jeunes filles de la tribu des Ouled-Naïl s'exhibent comme danseuses dans la plupart des villes du Sud. Elles ont l'habitude de se confectionner des colliers avec les pièces d'or dont elles sont rémunérées, et portent ainsi sur elles tout leur avoir, ce qui leur constitue des parures originales de grande richesse.





LA PRIERE

JOUR de marché. Tandis que la foule se presse
Parmi les bourriquots pensifs sous le licol,
Au milieu des marchands installés sur le sol
Et les bonimenteurs vendant avec adresse,

Quelques Berbères sont venus tout à l'écart
Pour prier au grand jour sur la place publique,
Et pour se conformer à la coutume antique,
Sur la terre ils ont mis un tapis de brocart. (1)

Les voici recueillis, à genoux sur la laine,
La face vers La Mecque, égrenant avec foi
Les grains du chapelet qui passent sous leur doigt:
Attitude d'orants profondément humaine.

Et l'on songe, à les voir convaincus et fervents,
Que Mahomet convie en toute certitude,
A jouir quelque jour de la béatitude,
De tes fils, les meilleurs d'entre tous les vivants.

M'sila, 10 avril 1936.

(1) Le marché de M'sila est réputé, et parmi la foule des arabes qui le fréquentent, il n'est pas rare d'en voir qui se rendent à l'écart sur la Place devant la mosquée, pour se livrer en public à leurs dévotions.





LES CARAVANES

DES files de chameaux, de leur pas monotone,
Passent insoucians sur l'horizon désert :
Ils vont droit devant eux, comme si quelque
[flair
Leur montrait le chemin que nul pas ne jalonne.

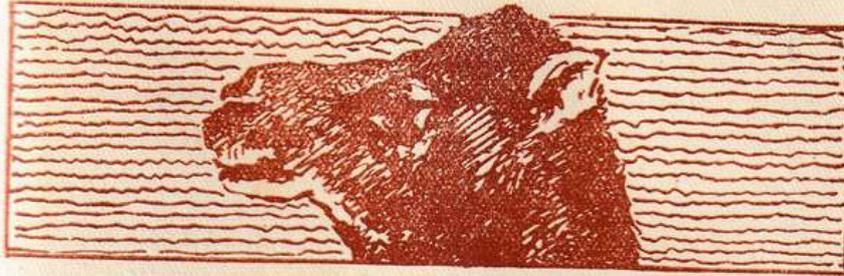
C'est l'éternel voyage où les nomades vont,
Besoin mystérieux qui tenaille leur race
De sans cesse bouger et d'arpenter l'espace
A travers le désert, sans en toucher le fond.

Les femmes, les enfants, pêle-mêle juchées,
Oscillent dans la tente ainsi qu'en une nef,
Et le chameau de tête est conduit par le chef
Responsable des biens et des femmes cachées.

Et toute la tribu transhume on ne sait où,
Passage de burnous et d'étoffes voyantes
Que dore le soleil de couleurs chatoyantes
Sur les bâts façonnés de tiges de bambou...

Bou-Saada, 11 avril 1936.





LES CHAMEAUX

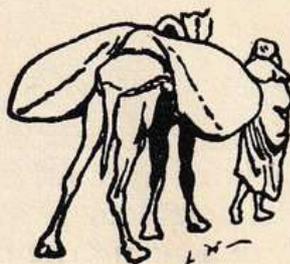
INDOLENTS et pensifs ils ruminent sans fin,
Remuant leur mâchoire avec un geste oblique,
Et comme résignés, dans leur pose héraldique,
A poursuivre le cours de leur morne destin.

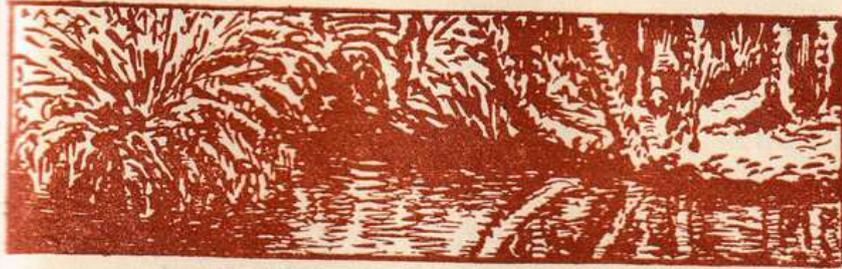
Accroupis lourdement dans le sable qui brûle,
Sur le pli nonchalant de leurs genoux pelés,
Ils portent haut la tête, ignorant qu'ils sont laids,
Le regard suffisant, jusques au ridicule.

Symboles de l'orgueil et de la vanité,
Tout en eux est difforme et manque de mesure,
Même ce bêlement sortant d'une encolure
Qui devrait, semble-t-il, rugir avec fierté.

Et si l'on doit calmer leur humeur inquiète,
Ou pour le chargement les faire agenouiller
Ou bien mettre l'entrave à leur genou plié,
Il suffit qu'un enfant agite une baguette.

Biskra, 12 avril 1936.





LA PALMERAIE

A PRÈS de longs parcours épuisants dans le bled,
A l'horizon voici pointer la palmeraie.
Mirage? Certes non, la vision est vraie,
Ce sont bien des palmiers sur le bord de l'oued.

C'est toute une fraîcheur qui flotte sur la rive
Parmi l'eau cascasant de rocher en rocher,
Qu'on ne peut s'empêcher de voir et de toucher,
Tant elle est imprévue et tant elle captive.

C'est comme un paradis au détour des chemins,
Qui repose, au sortir de la piste brûlante,
Les yeux qu'a fatigués la lumière aveuglante,
Et du sable qui cingle et les pieds et les mains.

Et c'est dans l'ombre humide une magnificence
Où l'on voit à travers des orbes de clarté
Les dattes exposer, pour la maturité,
Au sommet des palmiers, leurs grappes d'opulence.

M'Chounech, 12 avril 1936.





LE DESERT

QUAND on rêve debout sur le bord du désert
On reste confondu de cet espace immense
Et si démesuré, que c'est extravagance
De le vouloir sonder comme on sonde la mer.

On songe qu'au soleil là-bas l'eau du Tchad brille,
Et que loin vers le Sud, si loin qu'on ne sait où,
Par delà l'horizon, quelque part, Tombouctou
La cité du mystère, à l'Equateur brasille.

On demeure écrasé par cette immensité
Où la chaleur moutonne engendrant le mirage,
Et malgré soi l'on pense aux hommes de courage,
Lamy, Flatters, Brazza, Marchand et Baratier.

Après avoir bandé leur vouloir indomptable,
Et mesuré l'effort, de leurs yeux scrutateurs,
Ils se sont élancés, tels des navigateurs,
Le cœur bardé d'airain, sur cette mer de sable.

Biskra, 12 avril 1936.





LA MARMAILLE

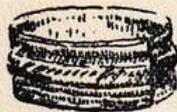
MORVEUX, pouilleux, grouillants, rieurs et délurés,
D'innombrables enfants traînent au long des rues,
Et lorsqu'on a perdu leurs bandes disparues,
A d'autres carrefours d'autres sont là tout près.

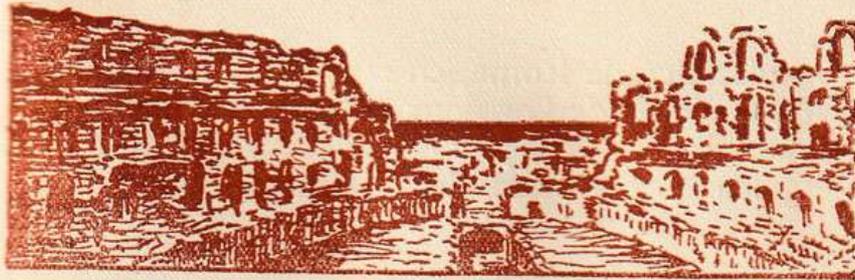
Mendiants par instinct, ils sont sans cesse en quête:
Turbulents, attentifs, ils guettent l'étranger,
L'assaillent de babil, s'offrant à l'obliger,
Et leur main à tenir le salaire s'apprête.

Les garçons dégourdis et lutins portent tous
Quelque fez bien campé sur le coin de l'oreille;
Ils ont un regard vif qui scintille et surveille,
Et savent se draper d'un lambeau de burnous.

Enjôleuses déjà sont les petites filles
Avec leurs yeux rieurs et leur geste luron;
Elles ont des points bleus tatoués sur le front,
Et de lourds bracelets leur ceignent les chevilles.

El-Kantara, 13 avril 1936.





LE FORUM ANTIQUE

QUINZE siècles durant, dans le calme et l'oubli,
Ces pierres ont dormi sous le sable d'Afrique :
Ayant été témoins d'une ère magnifique,
Elles ont disparu, leur destin accompli.

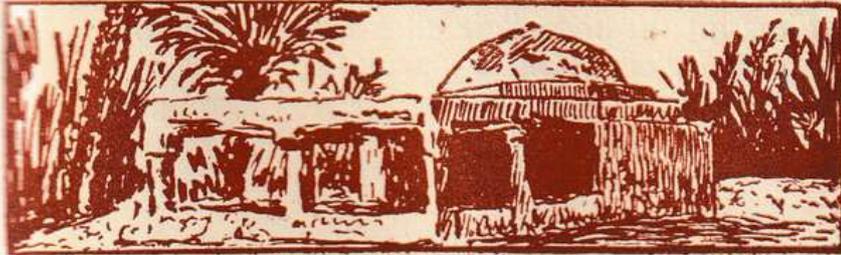
Et voici qu'aujourd'hui la terre nous les livre,
Chapiteaux et gradins ressortent tour à tour,
Des squelettes de ville apparaissent au jour
Comme des corps géants ayant cessé de vivre.

O puissance de Rome, en ces temps fastueux
Où l'on jetait de l'or pour ériger ces villes,
Colonnes d'un seul jet dressant leurs longues files,
Hypocaustes obscurs des Thermes luxueux!

Fontaines qu'entourait la vasque circulaire,
Théâtre, marché, temple au fronton renversé,
Et l'Arche triomphale où peut-être ont passé
Les Empereurs Trajan ou Septime Sévère!

Timgad, 13 avril 1936.





LES CIGOGNES (1)

COMME un marin qui tend la voile du départ,
Les cigognes ouvrant sans bruit leurs longues
[ailes,
Se livrent doucement aux vents qui les appellent,
Et planent en scrutant l'horizon du regard.

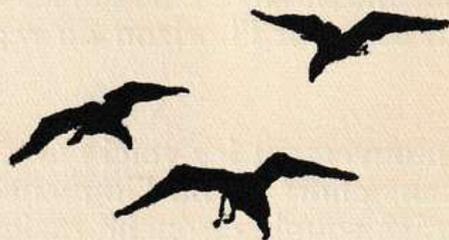
D'un même mouvement les voici qui s'envolent
Et voguent sans effort parmi l'immensité :
Oh, quelle grâce souple et quelle majesté
Se balancent dans l'air, cortège de gondoles!

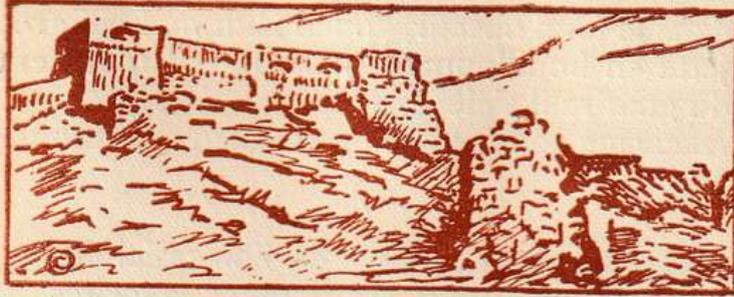
A l'instant où pour l'air elles quittent le sol,
Le geste qu'elles font apparaît si facile
Qu'on se sent, à les voir, le désir d'être agile
Et libre de son corps, pour suivre leur envol.

Regardez-les ramer d'une aile si légère,
Et tanguer doucement dans l'air comme en rêvant:
Oh! Se bercer sans fin dans la chanson du vent,
Et planer par delà les soucis de la terre!...

Batna, 13 avril 1936.

(1) Les cigognes qui hivernent dans le Sud de l'Égypte, se rendent au printemps soit en Algérie, soit en Alsace. Les assèchement de marais opérés en Alsace ont privé les cigognes de la nourriture qu'elles avaient l'habitude d'y trouver, et elles retournent de moins en moins nombreuses chaque année en Alsace où elles sont en voie de disparition. Par contre, leur nombre augmente en Algérie, de toutes celles qui ne traversent plus la Méditerranée.





LE ROCHER DE CONSTANTINE

SUPERBEMENT assise au sommet d'une roche
La ville se prélassa et s'étire au soleil,
Et les parois du roc lui font un appareil
Qui, des siècles durant, défia toute approche.

Et portant sur ses murs un regard anxieux,
On songe à nos soldats, ceux de mil huit-cent-
[trente,
Dont on osa lancer la fougue conquérante
Au formidable élan d'un assaut furieux (1).

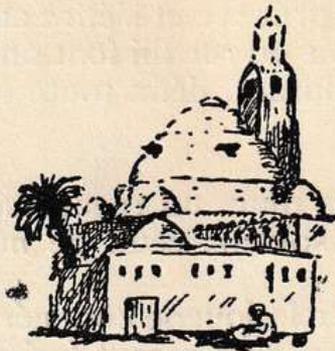
Et dans le fond obscur, l'oued Rummel qui gronde
Se jette en bouillonnant dans un val tourmenté,
Et du gouffre il s'élève, avec l'humidité,
Un vacarme sortant des profondeurs du monde.

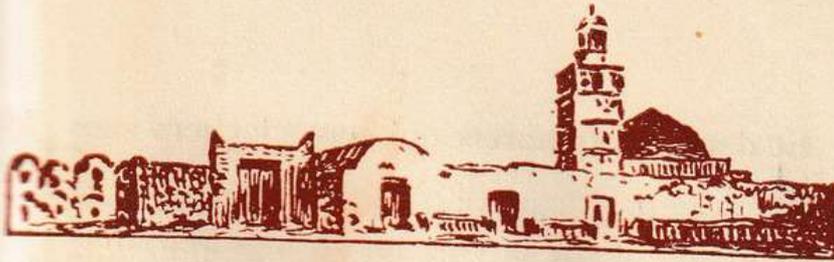
Alors on pense aux temps où l'on précipitait
Sur l'ordre du Sultan, ses femmes favorites
Quand il voulait changer les charmes ou mérites,
Et le corps en tombant aux roches se heurtait... (2)

Constantine, 14 avril 1936.

(1) Le 13 octobre 1837, le général Lamoricière, sous les ordres du Duc de Nemours, pénétra dans la ville prise d'assaut après une lutte acharnée.

(2) La légende dit que les Beys, dont le dernier fut Ahmed, précipitaient dans l'Oued Rummel du haut du rocher de Constantine, les favorites dont ils voulaient se défaire, et que la profondeur du gouffre est telle qu'aucun corps n'a jamais été revu.





LE MUEZZIN

Du haut du minaret la prière s'élance
En un marmottement nasillard et dolent :
Cette plainte, à la longue, obsède en accablant
Par sa monotonie et par son insistance.

Et chaque fois que l'heure a progressé d'un pas,
La même voix revient se faire entendre encore
Pour rappeler qu'Allah demande qu'on l'adore,
Car de lui seul dépend toute chose ici-bas.

Et dans ces minarets qui sont clochers sans clo-
[ches,
Les voix des marabouts tiennent lieu de l'airain
Et chantent sur la ville un étrange refrain
Qui va se répondant, volant de proche en proche.

Les Musulmans alors s'arrêtent un moment
Et se baignant les pieds souillés par la poussière,
Entrent dans la mosquée et disent leur prière,
La face vers la Mecque, avec recueillement.

Constantine, 14 avril 1936.





LE MARCHE

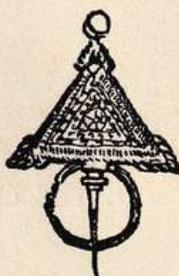
LES étals sont rangés tout au long des ruelles,
Les taches de soleil font saillir la couleur
Où des auvents serrés tamisent la chaleur :
Et les reflets polis des cuivres étincellent.

Hautains et dédaigneux, sur les seuils encombrés,
Les marchands accroupis attendent impassibles,
Parmi la puanteur des viandes putrescibles
Qui remplit tout le jour ces logis délabrés.

Et sous les burnous blancs, pieds nus dans les ba-
[bouches,
La foule en tous les sens arpente le marché
Où parfois un client s'arrête pour toucher
Un morceau d'où s'échappe un tourbillon de mou-
[ches.

Et sur tout cela, flotte avec l'odeur du suint,
Un arôme adouci d'encens qui se consume,
Et parfois, d'un échoppe, un air qui se parfume
De vanille, d'anis, de camphre et de benjoin.

Constantine, 14 avril 1936.





LE BLED

DÉSPÉRÉMENT grise, aride et crevassée,
La terre morte étend son uniformité :
Il est bien vrai qu'elle est morte d'aridité,
Figée au grand soleil, et comme convulsée.

Pas une herbe ne rompt la désolation
De cette steppe immense où l'amas de pierraille
Eveille dans l'esprit quelque champ de bataille
Engourdi sous un sort de malédiction.

On voit, de-ci, de-là, des chèvres efflanquées
Cherchant obstinément un pâturage absent,
Ou quelques bourriquots qui butent en passant
Parmi les cailloux gris sur les pistes marquées.

Et ce bled désolé, paysage d'enfer,
Aux pays de la soif, plus terribles encore,
Donne accès, car il est, sinistre métaphore,
Le vestibule ouvrant aux portes du désert.

Djebel-Kouif, 15 avril 1936.





LE TRIOMPHE D'AMPHITRITE

Nous en avons tant vu, des gloires d'Amphitrite,
A Cherchell, à Tingad, Hippone et Tébessa! (1)
Mais nous ne savions pas que l'orgueil l'abaissât
A vouloir par surcroît nous contraindre à son rite.

Certe, elle a triomphé des pauvres voyageurs
Embarqués sans défense en toute bonne foi :
Sur nous elle a lancé, pour imposer sa loi,
Le cortège des Vents et des Tritons vengeurs.

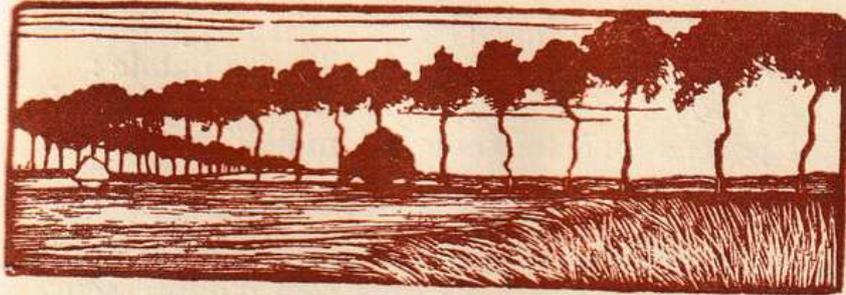
La nef toute une nuit s'agita sur la lame,
Et moi que la déesse épargnait par bonté,
J'ai vu d'un œil serein, quand l'aube fut clarté,
Mes pâles compagnons tout prêts à rendre l'âme...

Triomphe sans pitié d'une divinité
Dont nous avons aimé parmi les mosaïques
Le cortège imposant des gloires pacifiques,
Sur sa conque voguant vers l'immortalité.

En Méditerranée, à bord du *Gouverneur Général Lépine*.
19 avril 1936.

(1) Les fouilles de la plupart des ruines romaines ont permis de mettre à jour des merveilleuses mosaïques où le motif le plus communément répété est le *Triomphe d'Amphitrite* : La déesse est représentée portée sur les flots dans une conque marine, par des Tritons et des Néréïdes.





RETOUR

SUR la terre d'Afrique au lumineux contour,
J'ai vu dans un décor sans apprêt et sans voile,
Des midis fulgurants de majesté royale,
Et l'ardeur du soleil, et la splendeur du jour.

J'ai vu sourdre joyeux sous la fraîcheur des palmes,
Les oueds qui s'en vont sur le sable alangui,
Et le désert brûlant qu'habitent les Targui,
Cerné d'un horizon uniformément calme.

Mais voici qu'aujourd'hui, frémissant, je reviens,
Et que je te retrouve, ô ma Flandre natale :
En revoyant ton ciel, tout mon amour s'exhale,
Et je sens qu'à toi seule à jamais j'appartiens :

Ton beau ciel composé de calme et d'harmonie,
Où l'éclat du soleil n'a plus rien d'oppressif,
Et qui baigne les yeux avec tant de douceur,
Qu'il m'en descend dans l'âme une joie infinie !

Lille, 21 avril 1936.



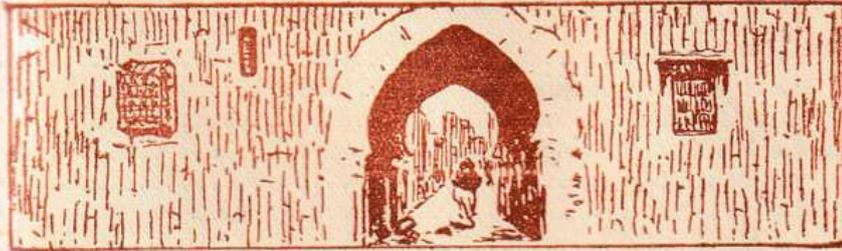


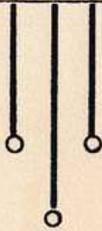
TABLE DES MATIÈRES

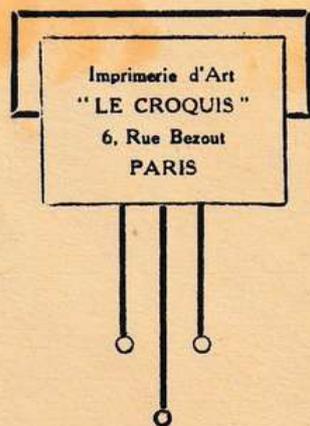
A bord de l' « El Djezaïr »	11
En Rade d'Alger	13
Les Femmes voilées	15
La Nécropole	17
Les Bourriquots	19
Le Tombeau de la Chrétienne	21
Les Porteuses d'Eau	23
Les Aqueducs	25
Les Ouleds Naïl	27
La Prière	29
Les Caravanes	31
Les Chameaux	33
La Palmeraie	35

Le Désert	37
La Marmaille	39
Le Forum Antique	41
Les Cigognes	43
Le Rocher de Constantine	45
Le Muezzin	47
Le Marché	49
Le Bled	51
Le Triomphe d'Amphitrite	53
Retour.....	55



Imprimerie d'Art
"LE CROQUIS"
6, Rue Bezout
PARIS





PRIX : 12 FR.